

Le bonheur des autres dont on rêve

Paulo Faria

Traduction de Ange-Marie Firminhac-Dupouy et Yvon Dupouy

Une fois, il y a de nombreuses années, j'ai lu quelque part qu'un aristocrate français du XVIIIe siècle s'était suicidé et avait laissé une note : « Trop de boutons à fermer et à déboutonner ». A cette époque-là, j'ai trouvé l'histoire drôle, assez pour ne jamais l'oublier. Eh bien, de tous les boutons que nous devons systématiquement boutonner et déboutonner, Noël est sans doute le plus difficile, le plus épuisant, l'un de ceux qui contribuent le plus à saper nos fragiles fondations. Pendant longtemps, d'aussi loin que je me souviens, voilà quelle était notre routine de Noël : le réveillon de Noël avait lieu chez ma mère, avec le noyau dur des quatre frères et sœurs nés du mariage de mes parents, plus les conjoints et les enfants. Le déjeuner du 25 décembre se déroulait chez chacun de nos beaux-parents. Le dîner du 25 se passait à Olivais, chez mon père et ma belle-mère, Manuela, où se retrouvaient les quatre frères et sœurs, plus le fils de mon père et de Manuela, plus les filles du premier mariage de Manuela, plus les époux et enfants de toutes ces personnes.

Il m'a toujours semblé que ma mère n'aimait pas Noël. Quinze jours avant, elle me disait au téléphone : « Bon, alors, je dois commander la morue à la crème et la dinde au restaurant habituel. Qu'en penses-tu, deux plateaux de morue suffisent-ils ? Et Amália, est-ce qu'elle pourra venir avec moi le matin du 24, quand j'irai chercher la nourriture ? Alors, demande-lui, oui ? Oh, quel manque de patience... » Certaines années, elle allait un peu plus loin et lâchait : « Oh, que diable... » L'anticipation du désagrément des piles de vaisselle sale encombrant la cuisine lui faisait ombrage et l'emportait sur l'agréable perspective de voir ses enfants et petits-enfants réunis dans sa maison. La vérité est que le divorce d'avec mon père, il y a tant d'années, avait gâché les moindres recoins de sa vie, surtout les occasions festives. Noël était un jour comme les autres, c'est-à-dire quelque

chose qu'elle voulait passer rapidement. Il lui était très facile de prévoir les difficultés, les obstacles, la fatigue. Elle était très réticente à s'imaginer heureuse.

Manuela, la femme de mon père, détestait sincèrement Noël, n'essayant même pas de le cacher. Nous étions trop nombreux, nous mangions trop, nous représentions un énorme vide dans le maigre budget mensuel que mon père mettait à sa disposition pour faire fonctionner la maison et qu'il refusait d'augmenter, même en cette période de fête. Comme il n'y avait pas de table assez grande à Olivais pour accueillir ces dizaines de personnes en même temps, le dîner devait être pris sur le pouce, et il y avait toujours quelqu'un, enfant ou adulte, qui faisait tomber de la nourriture sur le tapis ou sur un canapé, qui renversait précipitamment un verre de jus de fruit ou de vin. Les taches persistaient d'année en année, inamovibles (mon père s'en fichait, Manuela était fière de ne pas les laver), seulement peu à peu nous les voyions s'estomper dans les tissus d'ameublement. Manuela avait mémorisé la généalogie respective et insistait pour la réciter à haute voix : « Cette tache a été laissée par Rosário, elle l'a mise il y a trois ans. » Elle ressemblait à une vieille femme d'une tribu indienne, porteuse d'un souvenir oral de petits délits, de sacrilèges impardonnables.

A part les jeunes enfants encore inconscients des méfaits du monde, la seule personne qui s'amusait vraiment à Noël était mon père. Il se vengeait de l'ambiance austère et sans joie de son enfance. Il commençait à emmagasiner dès août ou septembre. Il avait élaboré une feuille *Excel* sur l'ordinateur et la remplissait de façon obsessionnelle, demandant l'aide de Manuela, qui soufflait de rage. Il inscrivait dans les cases successives la désignation et le prix des dons destinés à chacun des innombrables destinataires, et se débrouillait pour que les totaux partiels soient équivalents au centime près, ou presque, pour qu'il n'y ait pas d'injustice. Le montant qu'il dépensait pour chaque personne, qu'il soit un fils, une fille, une des filles de Manuela, un petit-fils, une petite-fille, un des enfants des filles de Manuela, un gendre ou une belle-fille, était obscène, seulement à la portée d'un professeur au sommet de sa carrière. Et bien sûr, il fixait une valeur beaucoup plus élevée pour les enfants que pour les adultes. Le 25, en

fin d'après-midi, comme nous arrivions aux Olivais, venant des maisons de chacun des beaux-parents, mon père, d'un air ravi, déambulait dans les pièces de l'appartement bondé et appelait discrètement un enfant à son bureau : « Regarde, Rita, viens ici, j'ai une surprise. » Les petits-enfants connaissaient déjà le rituel et le suivaient, étourdis d'anticipation. Arrivé au bureau, il fermait la porte, comme si tout cela était un grand secret, il sortait de l'armoire un paquet, presque toujours énorme, et disait : « C'est pour toi. Tu peux l'ouvrir. » Et le garçon ou la fille déchirait bruyamment le papier d'emballage, prenait cet air étonné des enfants, pour qui le monde est encore une surprise permanente où les boutons sont toujours boutonnés et déboutonnés pour la première fois, et s'enfuyait avec le cadeau entre ses mains, pour le montrer à ses frères et sœurs, à ses cousins et cousines, dans un brouhaha d'ivresse collective. Au bout de cinq ou dix minutes environ, dès que la frénésie s'apaisait un peu, mon père appelait à voix basse un autre des enfants présents, de manière totalement aléatoire, indifférente à l'âge ou à l'origine : « Viens ici... » Et la cérémonie de la visite de cette caverne d'Ali Baba se répétait trois ou quatre fois pour chaque gamin. Et l'émeute durait toute la soirée, comme si le placard du bureau de mon père contenait une réserve inépuisable de trésors. À la fin de la nuit, chaque petit-enfant était entouré d'une colossale pile de cadeaux, ne sachant pas lequel prendre. Les yeux de mon père brillaient d'une joie enfantine, comme s'il s'amusait encore plus que les enfants eux-mêmes. Et, malgré le fait que cette orgie de cadeaux nous dérangeait (« Où va-t-on mettre tant de déchets ? Est-ce que tout rentrera dans la voiture ? Mais quelle exagération, quel gâchis absurde ! »), ce rituel avait des relents de magie, et Noël, rien que pour ça, ça valait le coup.

Mon père, un homme torturé et insupportable, était vraiment heureux pendant ces cinq ou six heures du 25 décembre. Et nous, ses fils et ses belles-filles, torturés, insupportables, nous nous sentions peut-être soulagés et heureux pendant ces cinq ou six heures. Ruy Belo écrit que « le bonheur possible pour nous est toujours ce dont nous rêvons chez les autres ». Et il est fort probable que ce soit particulièrement vrai à Noël.

Après la mort de mon père, il y a eu deux ou trois Noëls épuisants, plus épuisants que d'habitude, au cours desquels, sans trop d'efforts, nous avons singé l'ancienne routine. Il n'y avait pratiquement plus de gamins, les enfants avaient grandi, ils étaient maintenant des adolescents ou de jeunes adultes, certains déjà mariés ou en concubinage, comme on disait. Parmi nous, les membres de la génération immédiatement précédente, nous avons cherché quelqu'un pour combler la vacance de mon père, le porteur du flambeau de Noël, quelqu'un qui se délectait de cette manière puérile, quelqu'un capable de se racheter, le soir du 25 décembre, de la mesquinerie et des turpitudes du reste de l'année, du reste de la vie. Nous, les quatre frères et sœurs, cherchions cette personne dans nos rangs. La candidate la plus évidente, la seule en fait, était Clara, ma grande sœur, toujours pressée de s'organiser, de s'enrôler, de faire en sorte que tout se passe bien. Mais il lui manquait le naturel, cette chose impossible à simuler. Elle avait l'air d'une jongleuse sérieuse, qui ne veut lâcher aucune balle, dans les gestes de laquelle il y a une énorme tension, comme si le moindre faux pas pouvait provoquer des catastrophes indicibles. Et ce sombre cataclysme toujours imminent empêchait les spectateurs de profiter du plaisir du spectacle, laissait tout le monde épuisé et angoissé. Il ne nous était pas possible, malgré tous nos efforts, de projeter sur elle la même condescendance, le même plaisir par procuration (« au moins mon père s'est amusé ») comme autrefois.

Tout le monde pouvait voir, maintenant, sans circonstances atténuantes, la fatigue de Noël. Trop de boutons à boutonner et à déboutonner. En vieillissant, nous nous convainquons que, dans les années passées, nous avons déjà payé un certain tribut aux bonnes manières et à la bienséance. On se dit que s'il y a eu des dettes, elles sont maintenant définitivement réglées. On se sent affaibli, on sait qu'on n'est plus invincible, il faut se ménager. Une veille de Noël tendue ou simplement ennuyeuse, pleine de silences forcés, exige un tribut émotionnel que nous ne sommes plus disposés à payer. Nous devenons avides de nos effusions, de nos joies, voire de nos paroles. Nous réalisons que la plupart des gens ne prêtent pas attention à ce que nous disons. Nous devenons très avares de notre temps.

Passé un certain âge, on ressent des douleurs physiques permanentes. Sur le dos, sur le cou, ou sur un genou, sur la clavicule que l'on s'est cassée il y a de nombreuses années. Nous passons du temps à rêver d'un génie dans la lampe à qui nous disons : « Mon premier souhait est de retrouver mon corps de trentenaire. » Nous passons du temps absorbés par notre douleur, la mesurant, la fuyant, la feignant. Cela demande une grande concentration. Tout bruit nous dérange, nous distrait. Les voix de ceux qui ne font pas partie du cercle intérieur, le conjoint, les enfants, deviennent du bruit. Ce qui était autrefois pittoresque devient douloureux. Nous ne voulons pas assister à l'érosion des mariages des autres, nous ne voulons pas assister au premier rang aux querelles conjugales ou aux disputes entre parents et enfants, auxquelles Noël donne des nuances de dramatisme particulier, de comédie amère. On se voit dans le miroir des autres et on a peur. Nous ne voulons pas savoir. Et nous sommes terrifiés par les répétitions, la pluie sur le mouillé, la série d'événements similaires, dont nous savons maintenant qu'ils ne sont pas infinis. Il y a trop de boutons à boutonner et à déboutonner, mais en même temps, la sombre impression d'un compte à rebours nous envahit.

Il y a cinq ans, j'ai convaincu Amália et mes filles de passer Noël à l'étranger. Il n'a pas fallu beaucoup d'insistance pour les convaincre. J'ai alors annoncé cette décision au reste de la famille. Clara a été très secouée, je pense qu'elle ne m'a toujours pas pardonné. Les autres ont haussé les épaules et ont dit : « Tu fais bien ». Ma mère m'a dit : « Excellente idée. L'année prochaine, je pourrai peut-être faire la même chose ». Nous sommes partis en France, presque à l'aventure. Le soir de Noël, nous avons dîné dans un immense restaurant *buffet chinois* aux portes de Bordeaux. Il était bondé. Dans les Landes, au pied des Pyrénées, nous nous sommes liés par hasard avec un couple de sexagénaires qui vivait dans un village à la campagne. Ils nous ont invités à rester quelques jours chez eux, avant de retourner au Portugal. La maison était encore pleine de décorations de Noël. L'homme nous a dit qu'il croyait au Père Noël. Nous avons pensé que c'était une blague, puis nous avons réalisé qu'il était très sérieux. Il nous a dit qu'il avait déjà visité le village du Père Noël, en Laponie, avec son petit-fils. Il y

avait une énorme photo encadrée sur le mur, prise lors de la rencontre avec le Père Noël. Il nous a montré les lettres qu'il lui écrivait chaque année, exprimant ses souhaits, demandant des cadeaux, il nous a montré les réponses qu'il recevait ponctuellement, sur papier à en-tête du village du Père Noël. En nous montrant tous les recoins de la propriété, il nous a dit, ravi : « Dans notre région, il y a une tradition, la haille. Le 24 décembre à la tombée de la nuit, toutes les familles allument un feu à l'arrière de leur maison, chacune voulant que son feu soit le plus grand pour qu'on puisse le voir de très loin et qu'il brûle toute la nuit. A minuit, je sors de la maison sur la pointe des pieds, sans que personne ne me voie, je m'habille en Père Noël dans le cabanon, là-bas, en catimini, je fais le tour et je vais allumer une torche dans le feu là, au bout de ce champ. Mon petit-fils regarde par la fenêtre du salon et, quand il me voit, avec ma fausse barbe et mon habit rouge, il crie : "Regarde, mamie ! Regarde, maman ! Le Père Noël est là, allumant sa torche à notre haille !" Puis dans le noir, je suis ce chemin et je m'éloigne à travers champ pour ne pas être vu, je retourne au cabanon, change de vêtements, cache mon costume de Père Noël, rentre dans la maison. Et mon petit-fils arrive en courant et me dit : "Papi ! Papi ! Le Père Noël est venu allumer le feu et tu ne l'as pas vu !" » Cette année-là, comme d'habitude, tout s'était passé ainsi, quelques jours auparavant. Cet homme était ému en nous racontant cela. Il a été ému quand il a dit qu'un jour, son petit-fils comprendrait la vérité. Cet homme croyait fermement au Père Noël et, cependant, se déguisait en Père Noël pour charmer son petit-fils. Et, d'une incroyable pureté d'âme, il ne semblait pas sensible à l'insurmontable contradiction contenue dans ces gestes. C'était un jongleur qui réussissait à maintenir toutes les balles en l'air en même temps, avec un naturel et une joie touchants. Ça nous a réconcilié un peu avec Noël, ça nous a réconcilié un peu avec nous-mêmes. Voir quelqu'un heureux est peut-être la seule forme de bonheur à laquelle nous ayons accès. C'est peut-être la forme suprême de la complicité, de la contagion bénigne. Nous sommes retournés au Portugal, avons repris nos vies, continué à boutonner et déboutonner des boutons. Nous n'avons plus jamais passé Noël avec ma mère, avec mes frères, avec mes neveux. Nous avons créé une nouvelle routine sur les

cendres de la précédente. Ce couple français dans la soixantaine, plus leur fils, belle-fille et petit-fils, est devenu notre famille naturelle d'adoption.